

Elles avaient repris la rue étroite et tortueuse qui conduisait aux théâtres et dépassé celle de Castor et Pollux lorsque Paula s'arrêta.

— Entrons ici, dit-elle à Vera. C'est la maison de Siricus, un riche négociant et fendeur. J'y connais un esclave que je viens voir de temps en temps.

Un esclave ! Voir un esclave ! La chose parut inouïe à la jeune fille !

Elles abordèrent le vestibule : sur le sol, pavé de petits cubes de marbre blanc, se détachaient en mosaïque deux mots significatifs : *Salve lucru*, ô gain, je te salue !

— Siricus est âpre au gain, murmura Paula ; c'est un maître impitoyable pour qui les affaires seules comptent. Aussi est-il détesté de tous ceux qu'il emploie.

Dans le vestibule, à droite du bassin de marbre blanc où le jet d'eau chantait, adossé à la muraille sur laquelle un ciment grossier attendait sa décoration, le coffre-fort se dressait, comme une idole d'extérieur vulgaire mais dorée au dedans. A la place du *tablinum* était un comptoir où se tenait un affranchi chargé de la vente des tissus. La Galate le salua d'un geste amical :

— Bonjour, Staphylus. Puis-je voir Andron ?

— Oui, Paula, Vous le trouverez dans l'ergastule.

— Encore !

— Que voulez-vous, c'est une mauvaise tête ! Le maître, qui n'y va pas de main morte, l'a vu tout à l'heure fouler négligemment : il l'a fait fouetter et mettre aux fers. S'il continue, il se fera crucifier. Vous savez le chemin ?

Elle fit un geste affirmatif, et par un étroit couloir gagna le péristyle. Au fond, contre le mur, dans de grands bassins carrés, de niveaux différents, trempaient les étoffes à blanchir : des esclaves les brossaient et les transportaient ensuite dans d'autres cuves plus petites, remplies d'un mélange d'eau et de sarde où les foulons piétinaient le tissu. Les jambes nues se levaient et s'abaissaient en cadence, sous la surveillance d'un affranchi dont les exclamations brusques harcelaient les travailleurs. Suspendu à une colonne, un gros fouet de lanières de cuir garnies de nœuds attendait en permanence le bon plaisir du surveillant.

Comme les deux femmes passaient devant les locaux ouvrant le long du péristyle une odeur âcre de soufre les prit à la gorge.

— C'est là que l'on soufre les étoffes, dit Paula. Les malheureux qui en sont chargés restent dans une atmosphère irrespirable et ne vivent pas longtemps.

Elles firent encore quelques pas. Tout au bout de la cour, à gauche, un réduit sombre se présenta. Elles y pénétrèrent sans rien voir d'abord. Mais quand leurs yeux se furent faits à l'obscurité, elles aperçurent dans un coin une forme humaine accroupie, dont les chevilles et les poignets étaient fixés à des anneaux de fer scellés dans les murs et sur le sol.

Dans ce supplice l'esclave sentait peu à peu ses muscles envahis par l'engourdissement, ses nerfs surexités par le tiraillement, la souffrance d'abord supportable, puis atroce, sans que lui fût jamais donné un moment de répit.

Elle s'approchèrent; et d'instinct, mue par une pitié qu'elle n'avait pu raisonner, Vera joignit les mains. L'homme était à peine vêtu ; sa poitrine haletait, sa bouche se tordait sous l'angoisse et, malgré la fraîcheur du lieu, des gouttes de sueur perlaient sur son front. Dans les orbites les yeux flamboyaient de douleur et de colère.

A genoux près du patient. Paula tira de son sein une petite fiole de cordial et lui en fit boire une partie; avec un linge elle essuya la bave et la sueur ; doucement, avec des soins infinis, elle tenta de soutenir dans une autre position les bras et les jambes. L'esclave d'abord grognait de souffrance, puis, la tête renversée, jouissait de ces minutes de trêve. Honteuse de se voir inutile, portée spontanément à l'imitation de cette extraordinaire bonté qui l'avait elle-même déjà consolée, Vera aussi se pencha aidant de son mieux les gestes de la veuve. Quand l'esclave se fut un peu reposé. Paula lui fit manger un morceau de pain frais et quelques fruits. Puis seulement elle parla :

— Allons, Andron, courage, je vais dire un mot au surveillant pour qu'il te dégage les membres.

Il bégaya :

— Il ne voudra pas, c'est l'homme du maître, il me hait. Mais moi je les hais tous deux. . .

Une espèce de sourire traversa, comme un éclair, ses traits amaigris :

— Tôt ou tard ils le paieront.

Lentement, avec des paroles de paix, elle essaya de calmer cette colère. Mais comme un refrain, dès qu'elle s'arrêtait, le même terrible mot sifflait à travers les lèvres de l'enchaîné : je hais, je hais. . .

L'heure passait. Une dernière fois elle se pencha et, tandis que les membres alanguis reprenaient la position du châtiment, elle baisa les joues décharnées.

Dehors elle alla droit au surveillant.

— Bonjour, Briscus, N'y aurait-il pas moyen de détacher Andron ?

Il sourit méchamment.

— Impossible, Paula. Vous êtes bien bonne de vous occuper de lui, c'est un âne entêté qui finira sur une croix.

D'un geste adroit, elle lui mit dans la main un denier. L'homme vit l'éclat de l'argent et sa physionomie changea. A voix basse :

— C'est bien, reprit-il. Le maître est absent jusqu'au soir. Dans un instant je le déchaînerai : il doit reprendre le travail demain.

— Soyez indulgent, reprit Paula, et je vous en serai reconnaissante.

— Je ferai le possible.

Elles passaient devant l'atelier de soufrage. Sans mot dire, Vera en franchit le seuil. Dans ce contact inattendu avec la douleur des autres, il semblait que son angoisse à elle eût disparu. Comme toutes les âmes à l'allure droite elle dépassait maintenant sans réflexion le timide essai de dévouement qui lui avait tant coûté naguère. Puisque occasion lui était donnée de voir l'envers de la société, elle mettait à le bien regarder la fougue de ses heures d'élan. Les doigts sur la bouche pour respirer le moins possible la mortelle atmosphère, elle contempla quelques instants le corps émacié, le visage jauni, les paupières